

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 31 (1893)
Heft: 1

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-193415>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

dans l'écume bouillonnante, plonger, retirer la jeune fille et la ramener saine et sauve, c'est l'affaire d'un instant.

Je ne prétends pas me prévaloir de cette action sublime : dans l'honorabile société, chacun en eût fait autant. A peine avais-je déposé sur la rive mon précieux fardeau, que je vis paraître une troupe de cavaliers. Celui qui marchait à leur tête avait un caftan éblouissant de diamants, de rubis, de topazes et autres pierres précieuses.

— Européen, me dit-il, sais-tu quelle est cette jeune fille que tu viens de sauver ?

— Non, seigneur.

— C'est ma propre fille, et moi, je suis le roi de Perse. Parle : quelle récompense veux-tu ? La moitié de mon royaume t'appartient.

— Sire, dis-je, je suis Bourbonnaise, et dans mon pays les actions héroïques sont si communes, que généralement elles ne rapportent que 25 francs.

— Tu es donc Français ? Je m'en doutais à ton désintéressement. Mais sais-tu que ta fierté est presque une insulte ? Un roi ne peut demeurer chargé d'un bienfait qu'il n'aurait pas splendidelement récompensé.

— Eh bien, sire, repris-je, si vous tenez absolument à honorer et enrichir votre serviteur, je vous demande pour unique faveur la recette de la poudre avec laquelle vous nettoyez vos chandeliers.

Le roi fit un signe. Le grand vizir s'approcha et me remit la recette que vous voyez, en langue turque, sur ce tableau. Moi seul je la possède et c'est en vain que la concurrence voudrait, par des compositions frelatées, donner aux cuivres ce ton d'or qui a fait l'admiration de toutes les cours.

Mesdames et messieurs, achetez l'incomparable poudre à polir, et en avant la musique !... Ca ne coûte que huit sous !...



Le Gaulois nous raconte qu'un jeune soldat français, blessé mortellement au Dahomey, et transporté à l'hôpital le plus voisin, à dos de mulet, a envoyé, dans les couplets suivants, son dernier adieu à sa fiancée :

Rose, l'intention d' la présente,
Est de t' informer d' ma santé:
L'armée française est triomphante,
Moi, j'ai le bras gauche emporté;
Nous avons eu d' grands avantages
La mitrail' m'a brisé les os,
Nous avons pris arm's et bagages:
Pour ma part, j'ai deux ball's dans le dos.

J' suis à l'hôpital d'où c' que je pense
Partir bientôt pour chez les morts;
Voilà dix francs qu' celui qui me panse
M'a donné pour avoïr mon corps.

Je me suis dit: puisqu'il faut que j' file
Et qu' ma Ros' perd' son épouseur,
Ça fait que j' mourrai plus tranquille,
Sachant que j' lui laiss' ma valeur.

Je te recommande bien, ma p'tit Rose,
Mon bon chien, ne l'abandonn' pas,
Surtout ne lui dis pas la cause
Qui fait qu'il ne me reverra pas:
Lui, j' suis sûr qui s' fesait un' fête
De m' voir revenir caporal;
Il pleurerait comme une bête,
En apprenant mon sort fatal.

Quand j'ai quitté ma pauvre mère,
Ell' s'expirait sensiblement;
A l'arrivé d' ma lettr', j'espére
Qu'elle sera morte entier'ment;
Car si la pauvre femme est guérie,
Elle est si bonne qu'elle est dans l' cas
De s' fair mourir de mort subite
A la nouvell' de mon trépas.

Mais il est un' chos' qui m'enrage,
C'est d'êtr' fait mort loin du pays,
Du moins, quand on meurt au village,
On peut dire bonsoir aux amis.
On a sa plac' derriér' l'église,
On a son nom sur un' croix de bois;
Puis, on espère que la payse
Y viendra prier quelquefois.

Adieu, Rose, adieu ! Du courage !
A nous revoir faut plus songer,
Car dans l' régiment où j' m'engage,
On ne donne plus de congé !
V'là que tout tourne, je n' vois plus goutte,
Tout est fini, v'là que j' m'en vas.
J' viens de recevoir ma feuill' de route,
Adieu, Rose, adieu ! N' m'oubl' pas !

LA MAISON DES TRILLETTES

par JEAN BARANCY.

II

Il revint le lendemain, le surlendemain et les jours suivants, sans plus voir la tête blonde et sans avoir même aperçu la sorcière que chacun redoutait.

Ne pouvant dompter sa curiosité, et bien certain que la campagne était déserte, il s'apprécia un matin de la maison.

Elle semblait encore endormie dans une paix profonde que son pas ne troubla même pas, tant il s'avança avec précautions; mais arrivé jusqu'aux peupliers qui l'entouraient et la berçaient de leurs murmures, il s'aperçut qu'une fenêtre du rez-de-chaussée était ouverte au soleil.

Alors, tremblant comme un coupable, plus ému qu'il ne l'eût avoué, retenant sa respiration et se cachant derrière un tronc d'arbre, il avança la tête et plongea un regard dans la chambre.

Elle paraissait bien pauvre cette chambre, avec les deux chaises de bois, la huche, la table ébréchée et le mauvais fauteuil qui en componaient tout l'ameublement; elle paraissait bien pauvre, mais le soleil jetait ses rayons d'or sur ces débris, et André ne vit dans cette chambre qu'une vieille grand'mère et une jeune fille, agenouillées toutes deux devant un crucifix accroché au mur...

Elles faisaient leur prière côté à côté, et quand elles se relevèrent, André n'eut pas le courage de partir encore.

C'est ainsi qu'il vit Claudette aller, venir,

mettre de l'ordre dans l'humble logis et qu'il entendit sa voix fraîche, joyeuse comme celle d'une fauvette. L'enfant chantait en travaillant :

C'est l'avril, c'est l'aurore,
Vois, mignonne, il fait jour.
Le soleil plane et dore
Nos vieux bois d'alentour.
Le sylphe se réveille,
Et pampant et joyeux
Il poursuit une abeille...

Ah qu'elle était jolie la chanteuse matinale ! Et si vaillante avec ça; car elle ne resta point dans la chambre, elle alla à l'étable, au poulailler, donna la provende à la gent ailée, et emmena ensuite la vache aux champs.

Elle mettait tant de bonne grâce et de gentillesse à ces menus détails que notre André fut soudain captivé.

Cependant, craignant qu'elle ne se dirigeât de son côté et ne le prit en flagrant délit de curiosité, il se sauva et gagna le sentier qui contourna la maison, et dans lequel, sans qu'il le voulût et à son grand étonnement, il rencontra la vieille Micheline.

Elle s'arrêta, le regarda et lui dit sans autre préambule :

« Tu es le fils Abelin, n'est-ce pas ?

— Vous me connaissez donc, demanda-t-il à son tour.

— Non ; mais tu ressembles trait pour trait à ton père. Un brave homme, ton père ! le seul qui ne m'aît point fait de misères, encore qu'il me croie sorcière comme les autres !

— Oh ! fit-il avec un peu d'embarras, vous vous trompez bien, bonne femme

— Nenni, mon fi, que je ne me trompe point ! Ils sont tous époués dans le pays, rien qu'à me voir, et si je n'avais pas cette maison des Trillettes en bien propre, je ne resterais pas ici. Heureusement ma Claudette ne boude point à la besogne, elle travaille dur, c'est elle qui porte le lait de notre vache à la ville, où on ne nous accuse point comme ici ! Ah Dieu de Dieu ! est-on méchant dans ce pays ! Laisse-moi parler,... continua-t-elle, voyant qu'il allait l'interrompre. Oui, on est méchant ! Les gamins me jettent des pierres quand je passe...

— Est-ce possible !

— Les gens qui sont en âge me fuient comme une pestiférée ; et on nous laisserait crever de misère comme des chiens, sans plus s'occuper de nous, si ma mignonne petite n'avait pas de vaillantise pour deux... Dis, est-ce que tu me crois sorcière, toi aussi ?

— Allons donc !

— Bien sûr ?

— Bien sûr.

— Pourtant ton père me craint bien. Enfin ! Toi tu arrives des villes, je le sais ; et tu n'as point les idées qu'on a dans les campagnes. Pourtant, écoute, c'est vrai tout de même qu'il arrive malheur à ceux qui viennent rôder par ici ; c'est comme une fatalité, et je suis bien aise de t'avoir rencontré, vrai comme je te le dis, pour te prévenir, car tu as l'air d'un bon gargon et je ne voudrais pas qu'il t'arrivât rien de mauvais... Je te jure, mon fi, que ce n'est point moi qui jette des sorts !

— Mais je n'en doute pas ! »

Elle le regarda comme pour s'assurer de la véracité de ses paroles.

« Tant mieux si c'est comme ça ! reprit-